

L'Eglise catholique nous défend de nous mêler aux sectes séparées, séparées d'elle par des abîmes. L'écrivain, catholique ou non, n'est point l'auteur de cette défense.

On peut, évidemment, mélanger intimement... à la manière, entendons-nous, dont pourraient se mêler nos populations et ces peuples d'autres religions, l'eau et l'huile, en agitant vigoureusement et sans relâche un récipient les contenant.

Laissez reposer : l'huile, toute l'huile revient au-dessus.

Que l'huile représente ces sectes, l'eau nos braves populations.

Supposez que l'huile soit rance à vous écœurer. Après votre mélange, et au repos, chaque liquide s'étant nettement séparé, dites-moi si votre eau fleurera la rose ?

Pardon de la digression.

Et laissez-moi vous dire : A un prochain numéro.

FIRMIN PICARD.

Montréal, 26 février 1902.

DE CI, DE LA

Le bon père Kruger, qui a tant de sympathies ici, a déclaré l'autre jour, "qu'il restait convaincu que le Seigneur ferait triompher la juste cause du Transvaal."

En ce qui concerne l'intervention d'une puissance, il a dit au révérend Schoelwalter, ministre protestant allemand :

"Nous accepterons, en tout temps, et avec gratitude, une intervention. Nous voulons le repos et la paix. Et si une médiation pouvait abrégier la guerre — ne fut-ce que pendant un jour — nous l'accueillerions avec reconnaissance, au nom de ceux dont les indigibles souffrances se trouveraient, par cela même, diminuées. Cependant, nous n'accepterions nullement une intervention qui ne tiendrait aucun compte de notre demande d'indépendance.

Jamais nous n'accepterons la paix telle que nous la propose les Anglais : "La soumission d'abord et ensuite une sorte d'autonomie."

—Voilà qui est clair et précis !

* *

Qui ne s'intéresse aux majestés déchues, surtout quand il s'agit d'une femme ! Malgré soi, on sent son cœur palpiter d'émotion, à la description du malheur, qui fait prendre à une reine, à une impératrice, le chemin de l'exil.

C'est en vertu de ce sentiment juste et droit, que chacun s'est intéressé au sort de l'impératrice Eugénie.

On saura un jour tout ce que cette femme a eu à subir, à souffrir dans sa dignité de femme et de reine, car en mourant elle léguera à un établissement public le dossier complet de son règne.

Elle fait présentement des recherches actives des documents indispensables à la formation de ses "Mémoires." Elle a à Paris, quatre secrétaires affectés à cette besogne. Elle vient leur donner ses ordres et des indications, puis elle reprend sa route vers l'exil qu'elle s'est choisi !

* *

N'allez pas rire, au moins !

En somme, toute maladie, si étrange soit-elle, appelle la pitié des âmes généreuses, et dans le cas présent, ce n'est pas seulement une maladie, mais une épidémie atroce, qui jette l'effroi dans un petit village de l'Illinois, E.-U.

Toute la jeunesse de ce village est atteinte... du mal de rire.

La première victime a été une jeune fille. Pendant quatre jours elle a ri, mais elle a ri à l'instar des autres, impossible de l'arrêter. Les médecins y perdaient leur science. Au bout de quatre jours, son père s'avisa (bien avisés les Américains) de lui jeter à la tête un verre d'eau froide : l'effet fut instantané. La jolie rieuse cessa de rire ; il était

temps ; ce plaisir de quatre jours durant l'avait épuisée.

Pauvre nature humaine ! incapable d'être contente, en dépit de tout, pendant quelques jours consécutifs ! Ah ! mon Dieu ! pauvres nous, comme dirait l'autre !

La deuxième victime, une fillette de quinze ans, a été guérie de son fou rire, toujours par l'eau froide, mais cette fois, l'effet n'a été que momentané, la malade a recommencé de rire et son état inspirait de vives inquiétudes, — aux dernières nouvelles, du moins.

Un jeune homme a ri pendant toute une semaine, sans cesser une minute. Une faiblesse extrême a, seule, arrêté chez lui, la drôle de maladie.

Depuis, plusieurs sont atteints du rire continu : il leur est impossible de dormir ou de manger. Chacun est consterné. On appelle la gravité à grands cris. Tout ce qui pourrait provoquer le plus petit sourire est réprimé sans pitié parmi la jeunesse de W. Je crois que l'on fait bien.

FANTASIO.

AUX OUVRIERS

IL FAUT TOUT LIRE

L'un de mes amis, chez qui j'allais fréquemment, avait un fils qui lisait toujours.

Ce jeune homme que j'aime beaucoup, auquel je m'intéressais, avait dû refuser un emploi avantageux, que je lui avais offert, parce que son instruction était insuffisante ; cependant on ne lui demandait aucun brevet.

Cette déconvenue n'avait pas produit son effet salutaire, puisque le jeune homme continuait à lire des ouvrages réputés sociaux ou romanesques, mais délaissait ceux qui lui auraient été utiles.

Je fis quelques remarques à mon ami, pour qu'il pût prévenir son fils ; mais lui, fier des idées étranges de l'héritier de son nom, me dit : "Ce n'est tout de même pas un garçon ordinaire, je ne suis pas seul à le dire ; pourquoi ne pourrait-il pas, comme un autre, devenir quelqu'un dans son pays."

L'orgueil paternel avait remplacé l'éducation paternelle.

Puis il ajouta :

"Que voulez-vous ? avant tout, c'est un homme et, pour moi, un homme doit tout lire et tout connaître.

—Tout lire, mon ami, c'est beaucoup ; beaucoup plus que vous ne pensez. Votre fils a-t-il commencé par les chefs-d'œuvre de notre littérature : Corneille, Racine, Lafontaine, Boileau ?... Je ne lui ai jamais vu entre les mains un seul de ces ouvrages, et je n'en ai cité que quelques-uns parmi les meilleurs : puis il y a la physique, la chimie, l'astronomie et surtout les ouvrages de droit, de médecine ou d'économie politique, s'il doit se préparer à l'une ou l'autre de ces carrières qui demandent des études spéciales. Pourquoi ne pas lire d'abord ce qui doit le bien former, avant de le laisser se former bien ou mal, sans direction.

—Mon cher ami, me répondit le père, il faut connaître le bon et le mauvais pour pouvoir choisir, — mon fils est un garçon ; quand un garçon rapporte ses deux oreilles, il n'y a rien de perdu.

—Mon cher Martin, même dans les prisons, tous les sujets ont leurs deux oreilles ; on les appelle cependant des mauvais sujets. Non mon ami, vous avez trop fait pour ce cher enfant pour n'en espérer qu'un résultat aussi ordinaire. — Raisonsons mieux ! Tenez, je vous sais intelligent et soigneux de vos intérêts, en plus de votre qualité de travailleur. Or, si vous aviez un verger à planter d'arbres fruitiers, diriez-vous à votre horticulteur : "Donnez-moi mille arbres à votre choix, je vous laisse carte blanche : je verrai toujours bien, dans trois ou quatre ans, les fruits qu'ils produiront, bons ou mauvais ; je veux tout connaître ; il faut tout planter." Je n'insiste pas, vous m'avez compris et si, pour un verger, vous choisissez soigneusement, et votre fournisseur, et les arbres que vous devez y planter, les mêmes soins sont à prendre, encore plus sérieusement, pour orner le

cœur de votre fils. Ce cœur doit produire des fruits bien plus précieux pour vous que des poires, des pommes ou des pêches ; il vous faut récolter un jour les satisfactions légitimes de respect et de reconnaissance que votre dévouement doit vous avoir préparées."

Presque toujours, quand on veut tout lire, la vérité c'est qu'on veut connaître surtout le fruit défendu.

Généralement que lit-on ? — Ce qui correspond à notre tempérament français : les ouvrages passionnés.

Voyez cette jeune fille ; dès qu'elle le peut, elle prend sa petite feuille. — Où la commence-t-elle ? A partir de la grande ligne noire qui donne la suite du roman commencé. — C'est là qu'elle suit l'histoire d'un Georges, d'un Félibien ou d'un Roger, qui aime une Marcelle, une Héloïse ou une Cora. — Elle se voit dans une de ces héroïnes ; elle sera aussi aimée pour elle-même.

Elle se fait une école de sentiments, qui la rend romanesque, lui fait dédaigner la vie réelle et la prépare souvent à une faute. — Fréquemment la mère et la fille suivent le même roman.

Comment s'étonner qu'avec une pareille éducation, il y ait tant de chutes et tant de suicides.

Ces charmantes jeunes filles laissent peut-être échapper quelques fautes d'orthographe. Puisqu'il faut tout lire, tout connaître, ne serait-il pas avantageux de connaître d'abord son français, même son arithmétique.

Si elles doivent devenir, comme leur ambition les y porte, petites commerçantes ou petites fabricantes, n'est-il pas utile de tenir proprement et en ordre les écritures de leur futur mari ?

Ne serait-il pas flatteur qu'elles pussent causer un peu histoire, géographie, saine littérature avec celui dont elles doivent charmer les jours ?

Qu'il serait heureux que, par son éducation morale, la femme pût soutenir son mari dans ses luttes, le consoler dans ses peines et embellir par une religion saine, solide et élevée, le cœur de ses enfants !

Avant de tout lire, lisons ce qui est bon, sain et utile : munissons-nous des connaissances nécessaires à notre position :

Médecins, magistrats, ayons la science ; commerçants, l'expérience éclairée des affaires. Employés, soyons instruits dans la comptabilité, le droit commercial, les langues étrangères.

Ouvriers, pourquoi ne connaîtrions-nous pas suffisamment de physique ou de chimie pour nos élever dans notre classe et contribuer à l'élever même ?

Lisons, mais non pour nous passionner, nous irriter ou nous affadir : lisons pour nous perfectionner dans notre position.

Lisons pour orner notre esprit, élever notre cœur, former et fortifier notre volonté.

Lisons pour que notre conversation agréable intéresse et nous permette de parler avec sagesse, fasse rechercher notre compagnie.

Nous pourrions ainsi faire le bien, le faire estimer et même pratiquer. — Les aliments ne doivent pas boursoffler le corps, mais le nourrir ; la lecture ne doit pas nous enorgueillir, mais nous aider à produire plus de bien.

LÉON DUPONT.

PETITE POSTE

Mlle A. B., Montréal. — Si vous pouviez faire quelques changements et raccourcir votre communication, nous l'insérerions probablement.

Passerez-vous en nos bureaux, ou voulez-vous que nous vous la renvoyions par la poste ?

ERRATA

Dans notre dernier numéro, poésie de M. L.-J. Doucet : *Sur la tombe d'un Ami*, quatrième vers, deuxième strophe, il faut lire :

"Montre qu'un jour d'espoir n'offre que l'incertain."

Premier vers, troisième strophe, il faut lire :

"Le temps, dispensateur de bribes éphémères."